

## Le mégot

Olivier Gamelin

---

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gamelin, O. (2013). Le mégot. *Moebius*, (137), 157–164.

## OLIVIER GAMELIN

### *Le mégot*

Je fume la cigarette comme je respire. C'est mon dada depuis des années. J'emboucane sans filtre ma bulle d'intimité avec de la fumée, mon jardin secret est un amas de cendre où poussent les mégots fumants de mes jours consumés. La nicotine, c'est mon parfum. Là où je vais, je le traîne avec moi. J'oppose au monde industriel de l'aromatique mes effluves de tabac brûlé. Au papier de toilette qui empeste l'orange, aux sacs-poubelles qui exhalent la lavande, aux sent-bon fraises et pommes vertes, aux fragrances automnales du détergent à lessive j'impose mon fumet de vieille clope. La cigarette me définit comme d'autres se reconnaissent à leur transpiration ou aux flacons de baumes dispendieux dans lesquels ils s'immergent. Je sais que je ne sens pas la fleur de rose, mais c'est plus fort que moi. Je fume. Si ce n'était que de moi ! Les gens qui m'entourent ont chassé de leur environnement aseptisé mes effluves de crématoire. On me fuit en se pinçant les narines du bout des doigts, lorsqu'on ne me fait pas la grimace comme à un paria. Je porte sur moi l'odeur du cendrier. Ainsi je suis seule. Une célibataire atteinte du syndrome de la solitude. Je ne compte plus les invitations avortées pour cause de tabagisme. Je ne compte plus les amoureux qui m'ont demandé de choisir entre le tabac ou leur bouche, entre les bouts filtres ou leurs lèvres. Je ne suis pas une mauvaise femme, non, on me dit plutôt jolie et agréable de compagnie, mais je fume. Deux paquets de cigarettes chaque jour. Tous les matins je me réveille dans un grand lit vide et, à défaut de caresser tendrement le dos brûlant de mon amant, je grille trois cigarettes bout à bout. Je me

parfume, en quelque sorte, les entrailles comme la peau. La solitude me pèse autant que la fumée traversée par un rai de soleil. On ne décide pas de la lourdeur qui écrase les épaules de son existence. J'ai l'impression de cheminer dans un désert où la brume matinale ne s'évapore jamais.

Mon odeur personnelle ne me dérange plus depuis des années. L'odorat ne me flaire plus. Mon nez est complètement colmaté. Je ne sens plus ma peau, mes vêtements, mes mains, mon haleine, l'habitacle de ma voiture, les murs jaunis de mon appartement, les fleurs, les épices, l'air salin de la mer. À un parfum près, mon odorat ne fonctionne plus du tout. Seule la cordite adhère à mes alvéoles. J'ai commencé à fumer à l'âge de dix ans. À l'aube de la quarantaine, je fume toujours. J'aime fumer, cette petite mort appréciée tenue entre mes lèvres, ce bâtonnet que je fais tourner entre mes doigts, ça m'occupe, ça me reconforte, ça comble le vide intérieur qui creuse mon existence. Ma vie se concentre dans cet unique désir : fumer. J'aime la dernière bouffée d'une cigarette qui brûle légèrement la langue et qui laisse dans la bouche une âpreté que je ne retrouve nulle part ailleurs. J'ai bien tenté de mettre le holà à cette vilaine habitude, mais il est difficile d'arrêter ce que l'on aime. Les diachylons de nicotine, la gomme injectée de nicotine, les pastilles, les bâtonnets de plastique à la nicotine, les séances de laser, les médicaments, le Zyban, le Champix, rien ne remplacera mon bonheur de souffler autour de moi des nuées de fumée bleue. Je pue, on me l'a souvent répété, j'empeste. Mais il y a belle lurette que les odeurs n'ont plus pour moi de couleur, de son, d'image. L'odorat m'importe peu. Depuis trente ans, les parfums sont contraires à mon existence, comme l'amour. Y a-t-il cause à effet ? Depuis trente ans j'efface ma mémoire à mesure qu'elle s'imprime. Littéralement. Je n'ai aucun souvenir des années qui passent. Mon cerveau est comme un disque dur à cheminée, un créma-toire où mes souvenirs s'embrasent à mesure qu'ils se créent. Je ne suis pas amnésique, la médecine est formelle, mais il y aurait un lien direct entre mon anosmie, qui est une diminution ou une perte complète de l'odorat, et les neurones de l'oubli. Je n'accumule en moi que du goudron, et ce n'est pas forcément une mauvaise chose.

Ce matin je me suis levé la gorge cillant, à peine un filet d'air assez grand pour respirer, un coup de vent qui s'engouffre dans le chas d'une serrure. Un début d'emphysème, peut-être. L'oxygène n'arrivait pas à trouver son chemin jusqu'à mes poumons. J'ai bien cru que je n'arriverais pas à me tirer du lit tant j'étais essoufflée. Après une quinte de toux interminable, j'ai craché au fond d'un papier-mouchoir un caillot de plomb durci rouge comme de la lave. J'en avais les larmes aux yeux, la peur au ventre. « Ça y est, me suis-je dit, je suis bonne pour le trou. » Mais non. J'ai retrouvé mon souffle. Je me suis levée et me suis allumée une cigarette. La fumée a gratté ma gorge comme on racle le givre d'hiver sur le pare-brise d'une voiture. La toux a repris de plus belle. Tant bien que mal, je me suis habillée, me suis fait couler un café avant d'embraser une seconde cigarette. À la radio, le présentateur annonçait que le tabagisme allait tuer l'équivalent d'une petite ville cette année. J'ai fermé le poste. Je suis montée dans ma voiture, le soleil se levait à peine, et avec lui une troisième cigarette. Il faisait si froid que je n'ai pas osé ouvrir la fenêtre. Dans le rétroviseur, mes petits yeux jaunes me fixaient, un regard ceinturé de profondes rides grises. Je me suis trouvée vieille, laide, la peau flasque. Et terriblement seule. Chaque matin c'est la même chose : je tousse, je crache, je jaunis davantage, la solitude m'arrondit un peu plus les épaules. C'est plus fort que moi. Dans la bataille qui oppose le diable et l'ange dans ma tête, le diable l'emporte toujours.

Je suis fleuriste. J'aime les fleurs quasiment autant que la cigarette. Les couleurs me reposent comme une dose de nicotine. Je ne sais pas d'où me vient cette passion. Ni pour les fleurs, ni pour la cigarette. Il me semble l'avoir toujours cultivée en moi. J'ai interrogé ma mère, la seule personne qui me tolère presque comme je suis, elle n'arrive pas à me répondre. Et puis elle revient continuellement à son nombril du monde. Qu'importe le sujet. Ma mère ne parle que d'elle, de ses problèmes, de son quotidien, des heures perdues à écouter les problèmes de ses voisins et du quotidien des téléromans. Sans cesse elle me répète que j'empeste, que je bâtis mon cercueil un clou à la fois. « Ce n'est pas avec ton parfum de feu de forêt que tu

rencontreras un homme.» Aussitôt le reproche exprimé, elle se recentre sur ses peurs, ses angoisses de fillette, ses programmes de télévision, l'eau de son bain trop chaude, le prix exorbitant du café, ses bijoux qui lui blessent les os, et combien d'autres banalités qui n'intéressent personne. C'est là le cœur mort de nos discussions. Je ne prononce jamais un mot. J'ouvre la bouche uniquement pour tirer une bouffée. Je hoche la tête machinalement et je fume. J'emboucane son environnement. Je laisse ma trace. Je m'ennuie royalement. Tous les mercredis, je lui rends visite par devoir. Je lui consacre une heure. Une heure, dix cigarettes. Puis je rentre à la maison et je fume pour oublier sa présence, effacer de mon esprit toutes ces insignifiances. «Tu sais, un tel voisin a fait telle chose, une telle voisine a dit telle chose. Tu ne sais pas? Je te l'ai dit la semaine dernière! Ah! Ma petite, tu oublies tout! Tu fumes trop! Ce n'est pas avec ce parfum de feu de forêt...» Et c'est reparti. Ainsi va ma vie. Ma mère n'a jamais fumé. Je la soupçonne cependant de perdre un peu la tête. Son discours décousu, foisonnant, je me demande si c'est l'âge, la solitude ou je ne sais quoi. Je m'imagine que son crâne est peuplé de coqs et d'ânes qui sautent de l'un à l'autre sans se soucier de cohérence. Parfois je me dis que, si j'avais à choisir entre ma mère et la cigarette, eh bien... Je n'ose pas trop y songer, mais j'ai peur de finir comme elle.

J'ai décidé d'avoir un enfant. Seule, sans homme pour l'élever, coûte que coûte. Je suis prête à baisser avec le premier venu pourvu que cette baise fasse germer dans mon ventre une petite crevette qui brisera à jamais la solitude qui me pèse. Ce n'est pas mon idéal, mais je ne suis pas difficile. Je suis ouverte à toutes les offres. Malgré mes largesses, on ne me touche pas même avec un bâton. J'ai beau attirer les clients qui se présentent à la boutique, rien n'y fait. Aussitôt qu'ils s'approchent, qu'ils reniflent mon odeur, ils reculent et déguerpissent. Les femmes qui prennent du tabac repoussent les amoureux, c'est bien connu. Faut dire qu'un magasin de fleurs, ce n'est pas le meilleur endroit pour séduire un homme. Les hommes qui achètent des fleurs, ils sont soit amoureux, soit cocus, voire ils ont cocufié leur femme et veulent se faire pardonner. Je n'ai pas vu beaucoup d'hommes acheter des

fleurs pour leur mère. M'enfin, tous les soirs je me caresse le bas du ventre et je pleure. La cigarette seule peuple ma solitude. Si cela m'a suffi durant longtemps, ce n'est plus le cas. J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard, que je ne suis pas trop vieille, trop jaune, trop flasque pour renverser la tendance de ma vie.

J'oublie tout. Elle a raison sur ce point, ma mère. C'est peut-être pour cela qu'elle me rappelle constamment que je n'ai pas de mémoire, que je sens le feu de forêt, que je suis vieille fille. Mon enfance est particulièrement floue. L'autre jour, durant mes vacances, je fumais seule sur la plage et tentais de me remémorer des souvenirs de jeunesse. Rien n'émergeait à la surface de mes pensées. Que le son des vagues accompagné d'un néant gris et vaporeux. Incapable de me rappeler mon plat préféré, un morceau de linge que j'affectionnais, le nom de ma gardienne, si elle avait les cheveux bruns ou bleus, le visage de mes professeurs, mon premier jour de classe, impossible de nommer ma couleur préférée, mon jeu favori, si je préférais les chiens ou les chats. Rien. Ou si peu : ma première cigarette. J'avais dix ans, je rentrais de l'école, mon sac à dos était lourd, je traînais ce fardeau et mes talons légers sur l'asphalte goudronné. En poussant la porte de la cuisine, j'ai vu ma mère attablée qui pleurait, le visage mouillé, creusé entre les paumes de ses mains. Une forte odeur de cordite planait dans la maison. Au salon, des hommes vêtus de blanc s'affairaient à nettoyer les murs. On avait vidé la pièce de ses meubles. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Une jolie dame en tailleur noir, à la voix douce, une dame que j'avais déjà vue à l'école mais que je ne connaissais pas, s'approcha de moi, s'agenouilla à ma hauteur et me parla avec tant de douceur et de bonté que je n'arrivais pas à associer son discours à la tristesse que je lisais dans les yeux de ma mère. Je ne me souviens pas de ce qu'elle m'a dit, mais plus tard j'ai compris que mon père venait de se tirer une balle dans la tête. Mon père fumait beaucoup. Il avait attrapé un cancer des poumons comme on attrape une grippe. Je me réfugiai dans ma chambre et pleurai à mon tour. Sous le tiroir de ma commode, dans ma cachette à secrets, je saisis un paquet de cigarettes que je lui avais

volé la veille, j'en tirai un bâtonnet et je l'allumai. Je faillis vomir, mais je persistai. Pendant longtemps j'ai cru que j'étais responsable de sa mort. Lui avais-je volé ses dernières cigarettes? Aujourd'hui je sais que cette supposition est absurde, mais, dans l'esprit d'une fillette sous les pieds de laquelle le tapis de sa vie vient de se dérober, la chose me paraissait plausible. Dès lors je commençai à fumer.

Ce matin, comme à mon habitude, je suis partie en voiture toutes fenêtres fermées, la clope au bec. Et j'ai pleuré. Comme une Madeleine, à mouiller le papier de ma cigarette, sans raison apparente. Plutôt pour toutes les raisons du monde. Je ne cache plus les causes de mes idées noires derrière un écran de fumée. Je m'ennuie. De mon père, d'une présence masculine dans ma vie. Il était si bon avec moi, attentif au moindre de mes besoins, son sourire en coin reconfortait mes pleurnicheries de petite fille, le baume ultime qui effaçait tous mes malheurs. C'est du moins ce dont je me souviens. J'idéalise souvent le passé lorsqu'il s'agit de mon père. Je me demande quelle femme je serais devenue si la mort n'avait pas été si égoïste, si elle avait tiré sur ma mère au lieu de lui éclater sa cervelle à lui, si la cigarette n'existait pas. Aurais-je commencé à fumer? C'est difficile à dire. Je serais mariée à l'heure actuelle, je traînerais dans mes jupes une trâlée d'enfants aux poumons roses, j'entretiendrais un cercle social enrichissant, j'occuperais un poste de travail passionnant, je resplendirais d'une forme physique exceptionnelle, d'un teint de pêche, je sourirais avec mes dents blanches, je caresserais avec mes mains douces, j'embrasserais avec mon haleine de menthe fraîche. Peut-être même posséderais-je une mémoire d'éléphant. Mais non... Voici ma vie. Embouteillée dans un bouchon de circulation, j'ai pleuré. J'ai fumé et j'ai pleuré en regardant dans le rétroviseur le siège d'enfant installé sur la banquette arrière pour me convaincre que je ne suis pas tout à fait seule. Je me déteste. Je suis stupide. Dans la voiture d'à côté, une dame d'un certain âge m'a dévisagée en m'offrant effrontément une moue du bout des lèvres. Dans son esprit, il est inconcevable de fumer dans une voiture dont les fenêtres sont levées. D'autant plus si un enfant dort à l'arrière. Traduction littérale de

sa moue: j'ai tort, je suis une droguée, une esclave, une mauvaise mère, un être humain qui n'a aucun respect pour la vie et qui s'acharne à se suicider et à tuer les autres à petit feu. J'ai lu dans son regard tout le mépris qu'elle me porte, le dégoût de ma race d'égoût, le rejet total de ma personne. Ma réponse tint en une main, en un doigt, celui de l'honneur. Moi qui suis habituellement si discrète. Je serais descendue pour lui arracher la tête, mais je me suis contentée de ce geste impulsif et si peu libérateur. À en croire les poignards dans ses yeux, elle s'est sentie offusquée. L'embouteillage débouché, elle a emporté son dédain d'un côté, j'ai traîné ma honte de l'autre, baissé ma fenêtre et jeté ma cigarette. En arrivant devant la boutique, j'ai laissé tourner le moteur et, les mains sur le volant, je suis restée immobile, fixant le vide, l'esprit dans le néant, j'aurais voulu disparaître dans le monoxyde de carbone. Si j'avais possédé une arme, je me serais fait exploser la cervelle. Une pluie fine s'est mise à tomber, comme si le ciel me prenait en pitié et qu'il joignait ses larmes aux miennes. J'ai allumé une cigarette et l'ai laissée brûler dans le cendrier jusqu'à ce qu'elle étouffe. La fumée m'hypnotisait. J'aurais voulu m'endormir et ne plus jamais me réveiller.

J'en étais au cœur de ce sinistre tableau lorsqu'on tambourina du bout des doigts sur le capot de ma voiture. Je sursautai. Mon premier réflexe fut de tirer une cigarette de son paquet et de me la glisser machinalement entre les lèvres, comme un chevalier revêt son armure et dégaine, face à l'ennemi impromptu, son épée du fourreau. Un homme se tenait devant moi, l'imperméable trempé, les cheveux aplatis. Je distinguais sa silhouette à travers le pare-brise brouillé par la pluie. Les essuie-glaces dansèrent un tour de piste. Il était grand, les épaules revêtues d'un paletot noir très distingué, l'allure élégante, la cravate légèrement desserrée, il me sembla d'emblée beau comme le diable, frais comme un archange. Il doit être non-fumeur, pensai-je aussitôt. Il me sourit. Ses longues et larges dents immaculées scintillèrent comme autant de cristaux de quartz coincés dans une paroi de granit. J'ouvris la portière. Un épais nuage de fumée résineuse s'échappa dans la bruine matinale. « Vous allez bien,

mademoiselle?» Il se pencha sur moi. Je me cachai derrière mon briquet. «Est-ce que je peux vous emprunter une cigarette?» Je tombai des nues. J'ouvris mon paquet : il était vide ! Je ne possédais qu'un mégot aux fins de consolation. Je le lui tendis. Il me remercia en m'offrant une révérence digne d'une cour royale. Je rougis. Il craqua une allumette, tira une bouffée, la dernière, la meilleure, et, dans un geste terriblement séduisant, coinça le mégot entre son pouce et son index pour l'envoyer à une distance respectable. Nous entrâmes ensemble dans la boutique. Parmi les fleurs, les pots et la blancheur des lys, nous fîmes l'amour tout l'avant-midi. Pendant qu'il me pénétrait avec une douceur infinie, le parfum des fleurs m'envahit, la fraîcheur sucrée de la lavande, la rondeur subtile de la rose, la délicate transpiration de la pâquerette, l'odeur mielleuse des oiseaux du paradis. Accompagnant ces effluves floraux, les souvenirs me revinrent à l'esprit. Je me souvins qu'à l'enterrement de mon père, j'avais été marquée par le nombre de gerbes que l'on avait déposées autour de sa tombe. J'avais de la difficulté à associer la beauté de ce jardin, la vie qui s'en dégageait et la froideur du cadavre qui reposait dans sa bière. Dans mon esprit de petite fille, je trouvais mon père chanceux d'être entouré d'autant de fleurs. J'aurais souhaité prendre sa place. Puis mon bel inconnu éjacula en moi dans un silence de messe basse. Le parfum farineux du sperme me ramena au moment présent. Je me rhabillai, il reboutonna son pantalon et nous nous quittâmes sans ajouter un mot. Ce moment s'est inscrit dans ma mémoire avec de l'encre indélébile. Aujourd'hui, lorsque je regarde ma fille s'amuser avec les tiges des fleurs que je coupe, je remercie la cigarette de s'être placée sur mon chemin.